



CINÉMA
Deux femmes pour un film
en trois temps
Page E 5



LIVRES
San-Antonio remet ça
dans la collection «Bouquins»
Page E 7

CULTURE ET LIVRES



Paul McCartney en spectacle sur les plaines d'Abraham, à Québec, en juillet 2008

MATHIEU BÉLANGER REUTERS

La tournée McCartney au Centre Bell

Beatles et Wings en un seul Sir

Deux ans après la conquête des Plaines, 21 ans après son dernier passage en ville, Sir Paul McCartney s'amène à Montréal la besace pleine de succès des années Beatles et Wings, dont quelques belles raretés. Piafons d'impatience ensemble.

SYLVAIN CORMIER

Un frisson a parcouru le Web. La Toile a frémi. C'était le 26 juin dernier. *Ram On*, se répétait-on d'ami Facebook en twitteux de Twitter. Tel un mantra. *Ram On. Ram On. Ram On.* Incroyable mais vrai, Paul avait joué *Ram On* devant public pour la première fois à vie, quelques heures plus tôt, lors de son spectacle au Millennium Stadium de Cardiff. À l'ukulélé, comme sur l'album *Ram* de 1971. J'ai relayé l'extraordinaire nouvelle sur mon mur Facebook, assortie du clip YouTube de la chanson filmé par un spectateur. Nous vivons une époque formidable. «*S'il joue ça à Montréal, je vais défaillir*», ai-je écrit. Francine Raymond — en train d'enregistrer un nouvel album — a commenté illico: «*Ma chanson!*»

Ram On? Mais si, *Ram On*. Paul McCartney, c'est pas seulement *Hey Jude* et *Band On The Run* et *My Love* et *Blackbird* et *Eleanor Rigby* et *And I Love Her* et *Ob-La-Di, Ob-La-Da* et *Back In*

The USSR et *I've Got A Feeling* et *Paperback Writer* et *Let It Be* et *Lady Madonna* et *Get Back* et *Yesterday* et toutes celles que je pourrais encore mentionner et que tout le monde connaît. Paul McCartney, c'est aussi *Ram On*. Et tout l'album *Ram*, puisqu'on en parle, génial disque enregistré par Paul avec sa regrettée Linda pas longtemps après la fin des Beatles et juste avant que «l'autre groupe» de Paul, Wings, ne prenne son envol. Unanimentement acclamé par les fans finis, inexistant pour le reste de l'humanité, *Ram* en dit long sur la richesse du catalogue McCartney. La profondeur du banc, comme on dit au baseball. Pour vous donner un autre exemple, Pierre Marchand, le Pierre Marchand qui est passé de *MusiquePlus* à *Musicor*, fan professionnel qui a orchestré les diffusions payantes des spectacles de McCartney à Québec et Halifax, ne jure que par *Wings Wild Life*, paru en 1972. Disque décrié en son temps, néanmoins porteur de petites merveilles: *Tomorrow*, *Dear Friend*, la chanson-titre. Des chansons de McCartney que nous nous languissons d'entendre en spectacle, il y en a une liste longue comme le bras. Je donnerais la chemise qui le recouvre, ce bras, pour qu'il fasse *The Back Seat Of My Car*. Ou *Uncle Albert/Admiral Halsey*. Deux autres chansons de *Ram*.

Tout ça pour dire que le segment nord-américain de la tournée mondiale *Up And Coming* de Paul McCartney s'arrête jeudi au Centre Bell et que nous sommes quelques milliers à ne plus te-

nir en place. Je sais (par Facebook encore, décidément...) que Geneviève Borne, laquelle a rencontré Sir Paul lui-même en personne à Québec et Halifax (où je n'étais pas, on le saura), trépigne. Et trépigne. Et trépigne. Je trépignerais itou, si ce n'était de la sciatique. Disons que je trépigne d-d-d-dans ma tête. Faut-il rappeler que la dernière fois à Montréal, c'était il y a 21 ans, à l'ancien Forum, alors que notre Paul n'était même pas Sir? Une soirée où ma meilleure amie Louise a bien cru que j'allais mourir. Vraiment. Hyperventilation, crise de larmes, la totale. L'aboutissement d'une vie de fan fini. Voir Paul et mourir.

Liste noire

J'ai survécu. Assez longtemps pour avoir honte de ma ville et ses habitants d'habitants quand, l'année d'après, le spectacle prévu au Stade olympique a été annulé. Mévente! J'y subodore la raison de l'hiatus de deux décennies: les fois d'après, dans les années 1990, McCartney ne passait que par Toronto. Montréal était sur une liste noire, assurément, et il a fallu le triomphe des Plaines en 2008 pour relever notre cote économique, façon *Moody's*. Notons qu'entre Montréal et les Beatles, l'histoire est mal barrée depuis le commencement. De toute la première tournée nord-américaine du groupe, en août et septembre 1964, c'est l'étape montréalaise qui a laissé le plus mauvais souvenir à nos quatre garçons dans le vent, rapport au vent de séparatisme

qui a soufflé jusqu'aux oreilles des sujets de Sa Majesté. Ringo, rapporta la GRC, avait été l'objet de menaces de mort. On allait lui faire la peau pendant le show. De sorte que le batteur joua littéralement derrière ses cymbales, montées en angle aigu pour faire armure et cache-nez. Résultat, pas de Beatles à Montréal en 1965, ni en 1966. Qui plus est, de toutes les tournées du All-Starr Band ces vingt dernières années, une seule s'est arrêtée à Montréal... et l'ex-Supertramp Roger Hodgson y a été ovationné plus fort que Ringo, à la surprise (et sans doute au relatif déplaisir) de celui-ci.

Enfin, donc, voilà Paul à Montréal, Québec au cœur. Avec son spectacle-marathon d'au moins 35 chansons, avoisinant les trois heures, soit six fois plus longtemps qu'il n'en fallait aux Beatles pour apparaître, expédier une douzaine de tubes et disparaître. Seul Bruce Springsteen, avec son E Street Band, en donne autant. C'est sans compter le *soundcheck*, séance d'ajustements techniques, devenu spectacle en soi avec les ans: l'excellent site *Paul McCartney Examiner* mené par l'expert Steve Marinucci examine en détail ces pré-concerts, qui peuvent durer jusqu'à une grosse heure et demie et révèlent souvent les «surprises» du spectacle de la soirée. Ainsi les observateurs ont-ils eu les poils d'oreille hérissés en entendant Paul répéter *Ram On* au *soundcheck* de Cardiff.

VOIR PAGE E2: MCCARTNEY

POINTE-À-CALLIÈRE

ÎLE DE PÂQUES

DU BOUT DU MONDE

JUSQU'AU 14 NOVEMBRE 2010

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
www.pacmusee.qc.ca
Place d'Armes

Banque Scotia | TOURISME Montréal | AIR CANADA CARGO | INTERCONTINENTAL | astral | HISTORIA | CAPRESSE | Québec

Montreal | Avec l'appui du ministère du Patrimoine canadien par le biais du Programme d'indemnisation pour les expositions itinérantes au Canada | Canada

CULTURE

Culture de guerre



ODILE TREMBLAY

Ces scènes avaient jailli de ma télé au début des années 1990, en plein conflit de Balkans: la désintégration du vieux pont de Mostar en Bosnie et le pilonnage de Dubrovnik en Croatie, ce joyau de l'Unesco. Crac! Boum! Des endroits superbes dont les couches de civilisation plusieurs fois séculaires explo-

saient comme dans un jeu vidéo. Les guerres font ça, mais celle-là, encore récente, demeurait imprimée dans mon esprit.

D'où sans doute l'envie d'aller visiter cet été des coins de l'ex-Yougoslavie désormais morcelée. A flanc de montagnes ou au bord de l'eau, je l'ai retrouvée, veut pas, cette guerre-là. Elle nous attendait dans les musées, les villages en ruine et les villes plus ou moins reconstruites, vivante sous les demi-confidences des gens et leurs longs silences.

Les musées de la guerre ont poussé là-bas un peu partout. Des mémoriaux qui n'expliquent rien mais repassent en boucle sur un écran plusieurs images de feu, d'explosions, de regards affolés, de jeunes visages englués en pleine tourmente.

Dans certains pays, écarter les traces de guerre semble indécent. Serait-ce d'ailleurs possible? Les ruines en parlent, la culture s'en imprègne, l'art s'en nourrit.

A Mostar, à cent kilomètres de Sarajevo, les affrontements entre Bosniaques et Croates suite au feu des Serbes ont fait tant de morts et causé des souffrances si inouïes que les rancunes suintent de partout. Et même si le vieux pont arqué érigé en 1566 a été reconstruit avec ses pierres tombées au fond des eaux, même si d'autres bâtiments sont rebâti, trop d'édifices demeurent réduits à un seul mur troué en gruyère. La ville demeure mutilée de corps et d'esprit et les communautés voisines condamnées à la haine perpétuelle.

Même l'artisanat se souvient. Dans les boutiques à touristes, on achète des balles — ressources locales recueillies à pleins sacs — converties en stylos de cuivre et de fer. Un vendeur unijambiste vous en enveloppe sept ou huit d'un air las, stylos-bille ou stylos-balle conçus dans un bel esprit de récupération! Créations poétiques, ingénieuses, mélancoliques qu'au retour du voyage, transitant par Washington, un douanier soupçonneux tentera de vous confisquer avant de hausser les épaules. «Des stylos, ah bon! On dirait des balles...» —Tu parles! Récoltées à Mostar comme dans un champ de patates.

Et vous gardez ces objets ambivalents dans votre sac, en écho à la détresse d'un ancien militaire, qui vous a laissé saisir sa souffrance et son rêve d'amnésie. Évoquer les horreurs le rendait fou, mais il s'avouait encore stupéfait d'avoir vu le négoce survivre à tout et au pire, à Mostar comme à Sarajevo. «Pouvez-vous croire? Des voisins se tiraient dessus toute la journée, et le soir marchandaient les cigarettes et le café sans lesquels ils n'auraient jamais eu le courage de s'entre-tuer. Ah!»

Il avait été professeur de yoga en France avant la guerre, enrôlé dès son retour au pays, puis recyclé dans le tourisme, comme tout le monde. Tourisme d'histoire, de plages, d'art, et de guerre, bien entendu.

«J'ai connu le Moyen Âge», m'a dit de son côté une jeune femme de Dubrovnik. Elle est guide d'un tour de guerre, exhibe devant les visiteurs les cicatrices des pierres. Cette perle croate derrière ses remparts médiévaux a été pilonnée par l'armée serbe en 1990: «Deux mois dans les caves et sous les arches, avec quatre litres d'eau quoti-

dienne par famille, pas d'électricité. La faim.» La dame, alors une enfant, répète: «Vous ne pouvez pas imaginer!», mais vit quand même de la guerre avec son tour organisé. Faut ce qu'il faut.

Les habitants de Dubrovnik sont encore assourdis d'avoir vu bombarder leur ville si belle, avec ses dalles de marbre, ses monastères, ses ruelles grimpautes. L'Unesco a épaulé plus tard sa reconstruction à renfort de dons privés, de taxes prélevées sur les billets de tourisme. Dubrovnik a pourtant souffert que Vukovar, autre ville croate, au pied du Danube, mais sa beauté légendaire en a fait un symbole du patrimoine violé.

Son histoire, marquée au long de siècle par les invasions vénitienne, ottomane, austro-hongroise, par le règne de Tito dans l'ancienne Yougoslavie, semble se confondre avec tous les remous politiques qui l'ont ensanglantée. Du moins, on s'en convainc.

D'ailleurs, au musée ethnologique logé dans un ancien grenier à blé de Dubrovnik, une expo passionnante d'affiches de guerre de 1918 à 1995 multiplie les images de propagande ou de résistance, pleines de mains crochues qui menacent paysans et citadins au long du dernier siècle, sous de changeantes étiquettes ennemies: Bolcheviques, Juifs, Américains, Serbes. La Croatie, fasciste durant la Seconde Guerre mondiale, a traité ses Serbes avec une férocité sanglante. Aucun camp n'est innocent. Tout cela, l'Adriatique et les montagnes, les villes patrimoniales, l'art menacé, les balles recyclées, valse sous la canicule. Sur les ruines de ces guerres a fleuri le négoce comme d'habitude, mais pas l'oubli.

otremblay@ledevoir.com



Au musée ethnologique logé dans un ancien grenier à blé de Dubrovnik, une expo passionnante d'affiches de guerre de 1918 à 1995 multiplie les images de propagande ou de résistance, pleines de mains crochues qui menacent paysans et citadins au long du dernier siècle.

JAZZ

Frank Morgan chez NPR

SERGE TRUFFAUT

Depuis trente ans, voire davantage, la pianiste Marian McPartland anime une émission hebdomadaire sur les ondes du réseau NPR, le pendant radio de PBS. Le topo est toujours le même: entre deux dialogues avec un musicien de son choix, elle l'accompagne. On peut l'écouter en direct. On peut surtout passer des heures de plaisir en puisant dans les archives de *Marian McPartland Piano Jazz*.

C'est d'ailleurs en réécoutant l'entretien que cette grande dame

avait eu avec le très regretté Frank Morgan, immense saxophoniste alto, que l'on a eu l'idée du sujet d'aujourd'hui. En fait, on doit vous confier qu'on s'est auto-traité de couillon, face d'anchois et autres noms d'oiseaux après avoir réalisé que depuis qu'on «chronique» sur le «djasse» et «blouse», on ne vous a jamais mis au parfum des beautés sonores et verbales de NPR. Pour faire court mais franc, on est couillon à la puissance mille.

Toujours est-il que la documentation mise en ligne propose, tenez-vous bien, les émissions enregistrées avec Randy

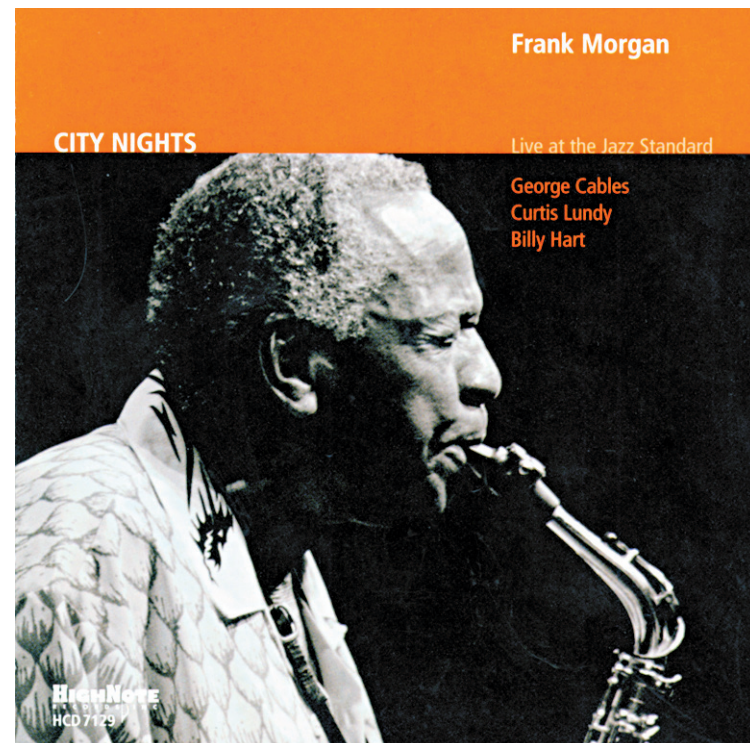
Weston, Keith Jarrett, Mary Lou Williams, Roy Eldridge, Allen Toussaint, Elvis Costello, Eartha Kitt, Joanne Brackeen, Cedar Walton, Geri Allen, Henry Mancini, McCoy Tyner, Ahmad Jamal, Tony Bennett, Chick Corea, Dizzy Gillespie... Ray Charles... Sonny Rollins. Bref, c'est la caverne d'Ali Baba. Cette Britannique d'origine qui approche la centaine, et dont le mari était le cornettiste Jimmy McPartland, les a tous eus à son micro, les a tous accompagnés.

Ce n'est pas tout. Une fois par mois, les techniciens et ingénieur de NPR installent leur

quincaillerie technologique sur la scène du Village Vanguard pour retransmettre *live* le show à l'affiche du plus célèbre club de jazz au monde. La semaine dernière, nul autre que Barry Harris occupait le lieu.

Là encore, un paquet de shows ont été archivés. Une ribambelle de shows ont été mis en ligne. Ainsi vous pouvez entendre Lee Konitz, Greg Osby, Allen Toussaint, Nicholas Payton, Sam Yahl, Steve Wilson, The Bad Plus, Dave Douglas, Christian McBride, Billy Hart, Fred Hersch, Terence Blanchard, Tom Harrell, Cedar Walton, Ravi Coltrane, Kenny Barron, Paul Motian avec Bill Frisell et Joe Lovano... On est couillon pas à peu près!

Ce n'est pas tout (*bis*). NPR étant un réseau, certaines stations locales, on pense notamment, beaucoup, à celle de Boston, propose des *live*. Ainsi, régulièrement la chanteuse Dee Dee Bridgewater anime un *JazzSet* qui porte son nom. Évidemment, des émissions traitant de l'histoire du jazz sont diffusées qui toutes sont remarquables parce que riches, très riches, en documentation.



Frank Morgan

CITY NIGHTS

Live at the Jazz Standard

George Cables
Curtis Lundy
Billy Hart

Bon. Ce n'est pas compliqué, NPR est la meilleure radio jazz du monde mondial (si, si). Pour vous en convaincre, allez écouter Frank Morgan et Marian McPartland interprétant *Blue Monk*, *In A Sentimental Mood*,

I'll Remember April, *Billie's Bounce*, *Embraceable You* et *Goodbye*. C'est du gâteau, pas de la tarte. Du paris-brest, pas de la tatin.

Le Devoir

McCARTNEY

D'autres oubliées attendent encore leur tour

SUITE DE LA PAGE E 1

Le spectacle

Ram On à Cardiff, ça veut dire que tout est encore possible au royaume de Sir Paul. Si le spectacle contient invariablement les immortelles des Beatles sans lesquelles les Beatles ne seraient pas aussi universellement les Beatles — jamais Paul n'oublie *Let It Be*, *Yesterday*, le medley *Sgt. Pepper's/The End*, etc. —, si les hommages aux Beatles disparus John Lennon (une relecture d'*A Day In The Life* avec *Give Peace A Chance* en finale) et George Harrison (une jolie version de *Something*, à moitié à l'ukulélé) sont désormais statutaires, on constatera ceci: la place du matériel des années Wings augmente. McCartney, conscient que le public d'aujourd'hui a aussi été fan de Wings, en prend acte: il démarre son nouveau spectacle comme il démarrerait celui de la tournée *Wings Around The World* en 1976, avec la théâtrale et spectaculaire *Venus And Mars/Rockshow*. Et il ressort de plus en plus souvent des belles de ses albums des années 1970: *Nineteen Hundred And Eighty Five*, *Let 'Em In*, *Mrs. Vanderebilt*. Et même, à l'occasion, *Ram On*.

Le canon Beatles n'est pas épuisé non plus. Pour cette tournée-ci, le richissime mais généreux homme a détérré *I'm Looking Through You*,

délicate beauté de l'album *Rubber Soul*, et l'offre en alternance avec *I've Just Seen A Face*. (Moi, je veux les deux, comme de raison.) D'autres oubliées attendent encore leur tour: que je sache, McCartney n'a jamais interprété en spectacle *Lovely Rita*, pas plus que *Your Mother Should Know*, *Oh! Darling*, *The Night Before*, *Another Girl*, *Rocky Raccoon*, *What You're Doing*, et j'en passe. Même quand, il y a quatre ans, il a célébré ses 64 printemps, Paul n'a pas saisi l'occasion d'actualiser *When I'm 64*. L'osera-t-il un jour? Chaque fan prie pour obtenir sa préférée. Et prie encore plus ardemment ces jours-ci: Paul McCartney a beau tenir la forme des grands jours, cette tournée mondiale pourrait vraisemblablement être la der des ders. McCartney se sera produit à peu près partout où il ne s'était pas encore produit, il a chanté pour le président Obama à la Maison-Blanche, il a célébré les 70 ans de Ringo avec Ringo au Radio City Music Hall le 7 juillet. Et ensuite? Indécrottable, le seul Beatle qui voulait reprendre la route en 1969 est encore loin des adieux à la scène. Mais pour ce qui est de *Ram On*, préparez vos écrivains fluo: l'occasion est là. Vivement jeudi, sapristi!

PAUL MCCARTNEY
Au Centre Bell jeudi 12 août.

Hydro Québec présente

ICAV
Institut Canadien d'Art Vocal

LES CLASSES DE MAÎTRE DE L'ICAV...
SALLE SERGE-GARANT - UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Mignon Dunn, Mezzo-soprano
Lundi, 9 août 2010, à 19h30
Billets : 15 \$ adultes, 10 \$ étudiants & aînés

Diana Soviero, Soprano
Mardi, 10 août 2010, à 19h30
Billets : 15 \$ adultes, 10 \$ étudiants & aînés

Claude Webster
Mercredi, 11 août 2010, à 19h30
Billets : 15 \$ adultes, 10 \$ étudiants & aînés

Joan Dornemann et Hemdi Kfir
Jeudi, 12 août 2010, à 19h30
Billets : 15 \$ adultes, 10 \$ étudiants & aînés

2^{au} 21 août 2010
7^e Édition
Aussi à surveiller : nos concerts, récitals, et notre Concert Gala!

La fille du régiment, opéra de Gaetano Donizetti
présenté le 19 août 2010, à 20h à la salle Claude-Champagne
Avec Suzanne Rigden, Jonathan Blalock, Pierre Rancourt
Sous la direction de Paul Nadler, dans une mise en scène de Joshua Major.
Accompagnement au piano par Jérémie Pelletier.

Informations : (514) 343-6427
Réseau ADMISSION : (514) 790-1245
www.icav-cvai.org

Faculté de musique
200, Vincent d'Indy, Montréal
Édouard-Montpetit

Venez découvrir les voix de demain...
www.icav-cvai.org



CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Nagano dirige
La Création de Haydn

Ce soir, Kent Nagano dirige *La Création* de Haydn à l'amphithéâtre Fernand-Lindsay, dans le cadre du Festival de Lanaudière. Cet oratorio est, après *Le Messie* de Haendel, le plus célèbre du répertoire.

CHRISTOPHE HUSS

Les mythes et anecdotes entourant la genèse de *La Création* de Haydn sont nombreux. Le premier veut que le sujet proposé par l'imprésario londonien Johann Peter Salomon avait déjà été refusé par Haendel. La perspective de relever un défi qui avait fait reculer Haendel aurait stimulé Haydn au plus haut point.

Un violoncelliste du nom de Barthélemon s'attribue aussi quelque mérite à l'existence de l'oratorio. Conjecture ou vérité, l'histoire a le mérite d'être amusante. Haydn lui aurait demandé que composer pour se forger une notoriété internationale. Barthélemon lui aurait alors tendu un exemplaire de la Bible en lui disant: «Voilà le livre. Commencez par le début!»

De Londres à Vienne

La capitale anglaise est indéniablement le point de départ de l'aventure. Joseph Haydn vient de s'y faire consacrer musicien le plus éminent en activité. Mais Londres reste en pâmoison devant Haendel, au premier chef ses oratorios. Haydn se sent le devoir de faire aussi sa marque dans ce domaine, mais en pliant le texte à sa propre langue et en prenant le contrepied de la tradition. D'ailleurs, son seul oratorio jusque-là, *Le Retour de Tobie*, composé selon les canons anciens et en italien, n'avait pas connu un grand succès.

Haydn rentre en Autriche son projet sous le bras. Le texte anglais inspirateur a été perdu. Il serait de Thomas Linley (1733-1795), inspiré de la Bible et du *Paradis perdu* de John Milton (1667). L'adaptateur du livret en allemand est le baron Gottfried van Swieten. Van Swieten réunit un collectif d'aristocrates auto-hongrois pour financer le projet. Haydn, raconte son biographe H. C. Robbins Landon, touchera la recette de la première représentation: quatre mille florins, soit quatre fois le montant de sa pension annuelle et l'équivalent d'environ 30 000 de nos dollars.

Van Swieten, compositeur à ses heures, a des idées précises qu'il communique à Haydn. Ce dernier en prendra et en laissera. Mais tous deux s'entendent pour que l'irruption de la lumière soit un moment unique, sublime au sens du romantisme allemand — la force de la nature étant l'essence même du sublime.

Les cachotteries de Haydn

Robbins Landon raconte, en citant le témoignage d'un diplomate suédois: «Personne n'avait encore vu la page de la partition où se trouvait décrite la naissance de la lumière. C'était le seul passage de son travail que Haydn avait gardé secret. Il me semble encore voir son visage au moment où cette partie résonna à l'orchestre

[...] À l'instant même où, pour la première fois, cette lumière éclata, on aurait dit que les yeux brûlants du compositeur dardaient des rayons. Le ravissement des Viennois, transportés, fut si général que, durant plusieurs minutes, l'orchestre ne put poursuivre.» C'est après ce big bang musical que le récit peut se développer.

Ce qui précède l'irruption de la lumière — la description du chaos — n'est pas en reste. Volontairement informelle, elle est peuplée de sons inattendus et étranges pour l'époque. On rappellera cependant que l'idée du chaos originel avait inspiré précédemment (1737) au Français Jean-Féry Rebel la musique la plus inouïe du XVIII^e siècle. On ne sait si Haydn connaissait la partition de Rebel.

Haydn crée pour *La Création* un nouveau style. Outre l'utilisation de l'allemand, en lieu et place de l'italien, on y entend des formes musicales très variées, alors que le chœur se fait acteur à part entière, au même titre que les solistes.

La Création joue beaucoup sur l'illustration sonore d'images ou de scènes, notamment dans l'air de la création des éléments et celui de la création des animaux. Dans son livret, van Swieten s'est d'ailleurs amusé à stimuler Haydn avec des oppositions immédiates tel soleil contre lune, ou eau paisible contre flots déchainés.

L'oratorio comporte trois parties et suit les jours de la création. Dans les deux premières sections, trois archanges (soprano, ténor, basse) racontent la création du monde, aboutissant à celle de l'homme et de la femme. La troisième partie est une évocation d'Adam et Eve au paradis terrestre. Partout, des psaumes chantés par le chœur expriment la joie et la reconnaissance des chrétiens.

Au disque, *La Création* a inspiré une réussite «historique» majeure: l'interprétation de Herbert von Karajan (DG). La discographie évolue depuis 25 ans vers une échelle plus réduite (ce qui n'est pas forcément légitime, car Haydn était fasciné, autant que Mahler plus tard, par les grands effets), l'utilisation d'instruments anciens et un accent mis sur la narration. Les deux enregistrements les plus intéressants en la matière — surpassant les maîtres Harnoncourt, Gardiner et Brüggner — sont ceux de Thomas Hengelbrock chez DHM et Christoph Spring chez Naxos.

Le Devoir

LA CRÉATION

Oratorio de Joseph Haydn. Hélène Guilmette, Christoph Genz, Tyler Duncan, Chœur Saint-Laurent (dir. Michael Zaugg), Orchestre symphonique de Montréal, Kent Nagano. Amphithéâtre Fernand-Lindsay, ce soir à 20h. ☎ 1 800 561-4343.



GEIRDOKKEN

Le quintette norvégien Majorstuen

Majorstuen à la Grande Rencontre

La passion du violon norvégien

YVES BERNARD

La Grande Rencontre poursuit sur sa lancée scandinave en invitant Majorstuen, le quintette norvégien qui fait fièche de tout bois dans le monde trad de son pays de grands espaces. Que des violons ou des instruments qui s'y apparentent, que de la musique acoustique, que des lignes claires et pures, que du swing formidablement communicatif. Voilà ce que le groupe présentera ce soir au Théâtre de Verdure et demain après-midi à la Terrasse du Monde du parc La Fontaine. En outre, certains de ses membres participeront aux ateliers de musiques offerts par le Festival.

«La tradition du violon norvégien est axée sur les solistes», explique la violoneuse Tove Hagen, qui maîtrise aussi le violoncelle. «On ne joue ensemble à plusieurs violons que depuis un demi-siècle, mais ce n'est que plus récemment encore que les jeunes ont projeté la musique traditionnelle à un autre

niveau avec des arrangements nouveaux. Je pense que la même chose s'est produite dans toute la Scandinavie. D'une certaine façon, notre musique est très proche des jeunes groupes de Finlande.»

À l'écoute de Majorstuen, on pense en effet aux Finlandais de JPP: même approche créatrice avec les cordes, même façon de transcender les racines locales, même type d'énergie contagieuse et d'élégance académique. Les membres JPP proviennent de l'Académie Sibelius d'Helsinki, un modèle d'enseignement de la musique trad, alors que ceux de Majorstuen sont issus de l'Institut de musique de Norvège, qui a pignon sur rue dans le quartier... Majorstuen à Oslo.

«L'enseignement de la musique trad est un phénomène plus récent en Norvège qu'en Finlande et les membres de notre groupe sont parmi les premiers issus de ce système. À l'Institut, on donne la priorité aux traditions locales. Cela nous a permis de creuser les racines de nos régions respec-

tives», ajoute Tove Hagen, qui vient de l'est de la Norvège, là où la musique rappelle davantage celle de la Suède que celle de l'ouest du pays. Deux autres musiciennes de Majorstuen ont perfectionné les styles de l'ouest, alors qu'un autre se spécialise dans les rythmes du centre.

Depuis dix ans, la formation a développé un remarquable esprit de corps. Si les membres composent à l'oreille à partir de genres connus comme la polka, la valse ou la polska, ils intègrent tant des danses locales, comme le gangar, à rythme plutôt lent, ou le halving, plus acrobatique, que des

influences extérieures, comme la nostalgie ou le swing celtiques, l'attitude rock, la rigueur classique et une légère déconstruction du siècle présent. De la grande classe pour la danse du peuple!

Collaborateur du Devoir

■ Chuck et Albert, Majorstuen, Swamparella et les Monconcles. Ce soir à 20h au Théâtre de Verdure; demain à 16h15 à la Terrasse du Monde (parc La Fontaine). Renseignements: 514 273-0880.

➔ ledevoir.com/culture/musique

Hydro Québec PRÉSENTE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE Forget

2010

Du 19 juin au 5 septembre

www.domaineforget.com

DES CENTAINES D'ARTISTES...

MERCREDI 11 AOÛT, 20H30

MUSIQUE NOUVELLE EN CHARLEVOIX

HOMMAGE À GILLES TREMBLAY

Marie-Josée Simard, marimba

Marie-Hélène Breault, flûte

Valérie Milot, harpe

Louise Bessette, piano

INVITÉ: Pierre Morency, écrivain

Œuvres de TREMBLAY | GOUGEON | GONNEVILLE | MESSIAEN



MARIE-JOSÉE SIMARD

JEUDI 12 AOÛT, 20H30

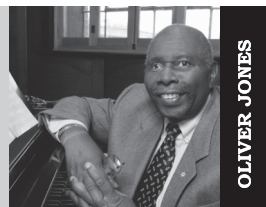
Les Soirées Jazz

OLIVER JONES, piano

ERIC LAGACÉ, contrebasse

JIM DOXAS, batterie

Second time around, HOMMAGE À OSCAR PETERSON



OLIVER JONES

SAMEDI 14 AOÛT, 20H30

L'Art Vocal

SUSAN PLATTS, mezzo-soprano

ESTHER GONTHIER, piano

Œuvres de SCHUMANN | BRAHMS | KENNEDY-FRASER | QUILTER



SUSAN PLATTS

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Dimanche 15 août

Café Celtique

Musique celtique et irlandaise

Dimanche 22 août

Robin Grenon & Gisèle Guibord, harpes

Harpes du Paraguay

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :

1 888-DFORGET (336-7438)

www.domaineforget.com

Québec

Patrimoine canadien

Canada

Heritage



Kent Nagano à la tête de l'OSM

SOURCE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Hydro Québec présente

festival Orford 2010

Semaine Kent Nagano et l'OSM du 31 juillet au 8 août

Samedi 7 août à 14h30 Dernière chance!

Salle de concert Gilles-Lefebvre

Le distingué Peter Serkin en récital

Peter Serkin, piano

Au programme : Bull, Debussy, Wuorinen, Bach et Chopin

Samedi 7 août à 20h Dernière chance!

Salle de concert Gilles-Lefebvre

Récital vocal avec

Adrienne Pieczonka

Adrienne Pieczonka, soprano; Brian Zeger, piano

Au programme : Schumann, Strauss et Wagner

Dimanche 8 août à 11h

Salle de concert Gilles-Lefebvre

Tafelmusik - orchestre baroque

Jeanne Lamon, violon solo et direction

Aisslinn Nosky, violon

Dimanche 8 août à 16h

Église Saint-Patrice, Magog

Kent Nagano et l'OSM

Till Fellner et le Concerto pour piano de Schumann

Concert de clôture du Festival Orford 2010

Dimanche 15 août à 14h30 99\$

Église Saint-Patrice, Magog

Chostakovitch : 1936

La Cinquième Symphonie

Wonny Song, piano

Orchestre de l'Académie Orford ~ OAO!

Jean-François Rivest, chef d'orchestre

Au programme :

Wagner Tristan und Isolde, Prélude et Liebestod

Chopin Concerto pour piano n° 2, en fa mineur, op. 21

Chostakovitch Symphonie n° 5 en ré mineur, op. 47

Billets de 25\$ à 50\$ | Réservez dès maintenant

www.arts-orford.org | 1 800 567-6155

Québec

YAMAHA

ESPACE MUSIQUE 90.7

ESPACE MUSIQUE 100.7

LE DEVOIR

DE VISU

L'appât de l'été

La Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières joue les trompe-l'œil. À s'y méprendre ?

JÉRÔME DELGADO

L'appât que constitue le nom même de la Biennale nationale de sculpture contemporaine fonctionne à merveille. On mord, et nous voilà pris au piège. *Aux limites du vrai et du faux*, dit l'intitulé. Une expo en apparence majeure, mais plutôt ordinaire derrière sa façade.

Elle porte un nom long comme ça. Elle se présente comme une grande manifestation, mais franchement, la Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières porte son identité comme un lourd fardeau.

C'est la quatrième mouture de cette biennale. La thématique s'annonçait alléchante, bien que peu novatrice. Les représentations illusoire, les entre-deux, les je-dis-ça-mais-je-fais-ça sont dans l'air. Mais bon, la nouveauté à tout prix n'est pas non plus une obligation. La liste d'artistes, petite, tant mieux — ils sont sept —, contenait des noms appréciés et appréciables. Parmi eux, Stéphane Gilot et ses flots de fiction, ou Aude Moreau et ses expériences visuelles et physiques, avec des moyens réduits au minimum.

Sur place, la chose s'avère... illusoire. Pas de lien véritable entre les uns et les autres. Une réunion sans feu ni flammes, juste un brasier d'idées. Les œuvres, en soi, se valent, mais aucune ne semble avoir été inspirée par les lieux. On visite les quatre adresses (dont la Galerie d'art du Parc, tête de la Biennale), comme s'il s'agissait de quatre expos

de galerie. On prend plus de plaisir à parcourir le Vieux Trois-Rivières et à observer son patrimoine...

La présence de François Morelli, le sculpteur de prothèses aux plus improbables usages, illustre toute la difficulté pour cette biennale à trouver sa voie, toute sa maladresse à vouloir créer l'événement. Morelli occupe la petite galerie de l'Atelier Presse Papier avec deux pièces autonomes, du moins c'est ce qu'on en conclut, malgré leur proximité, leur promiscuité.

L'une d'elles, admirable murale en pages de journaux estampillées de l'iconographie propre à l'artiste, joue sur divers niveaux de lecture. L'œuvre valse entre la richesse de l'information et sa vacuité, entre le prestige de ce papier et la pauvreté du matériau, condamné à mille usages. À ses côtés, l'autre œuvre, grandiloquente et mal éclairée, s'explique mal. Sinon en faire-valoir 3D. On est bien dans la Biennale de sculpture, non ?

De Gilot, comme de Moreau ou de Manuela Lalic, autre figure connue pour ses installations en faux-semblants, on nous propose des œuvres caractéristiques de leur pratique. Sans grande surprise. La volonté de vouloir faire connaître ces artistes (de Montréal) à la population locale justifie-t-elle leur présence? Encore faut-il pouvoir expérimenter chaque œuvre dans sa plénitude, ce qui n'est pas le cas de celle d'Aude Moreau. L'accès à l'installation, une pièce circulaire simulant la déflagration, la décomposition d'un tout en une



L'œuvre de Rebecca Belmore à la Biennale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières

multitude de particules, est limité par un cordon. Question de sécurité, nous a-t-on dit. Simulacre de l'artiste? Pas sûr.

Des trois autres artistes faisant acte de représentativité (Annie Pelletier, la Trifluvienne Kai Chan et Rebecca Bel-

more, les Canadiens — on est bien dans la Biennale nationale, non?), on retient que Belmore est parvenue, en toute

simplicité, à occuper son espace comme personne d'autre, avec un muret construit de bois récupéré, de vêtements et d'épingles.

Soulignons que la Biennale n'est pas qu'exposition. Plusieurs activités de médiation culturelle ont ponctué l'été. La dernière d'entre elles, le 15 août, propose notamment un atelier de création avec une matière inusitée, du riz soufflé.

Où aller sinon ?

Il aurait peut-être fallu pousser jusqu'à Shawinigan, où, paraît-il, Richard Purdy, un artiste avec plus de trente ans d'expérience, signe une installation manifeste et immersive. Autrefois satellite du Musée des beaux-arts du Canada, l'Espace Shawinigan est aujourd'hui laissé à des initiatives individuelles. *L'écho-l'eau* (oui, c'est le titre de l'œuvre) de Purdy occupe les trois salles de l'ancienne usine que l'on visite les pieds dans l'eau. Jusqu'au 26 septembre. www.citedelenergie.com.

À l'est, pas tellement loin, on peut aussi se rendre au bucolique Deschambault-Grondines, sur le bord du fleuve, là où, les années impaires, la Biennale du lin prend pied. On y accueille cette fois L'Œil de Poisson à l'occasion de son 25^e anniversaire. L'Œil de poisson, du centre de Québec, propose *La Colonie*, exposition sur le thème de l'aventure et du jeu. BGL et Roberto Pellegrinuzzi sont parmi les neuf artistes réunis. Jusqu'au 26 septembre. www.deschambault-grondines.com.

Collaborateur du Devoir

PHOTOGRAPHIE

Le Chinois Zhang Dali recense l'art de la retouche

CLAIRE GUILLOT

Arles — Si l'on en croit les images publiées dans la presse chinoise du temps de Mao, le Grand Timonier avait des dents d'une blancheur étincelante, des cheveux de jais, un grain de peau irréprochable. Et les Chinois y croyaient dur comme fer. «*La photographie, à l'époque, c'était la vérité*», explique l'artiste chinois Zhang Dali, qui expose aux Rencontres d'Arles d'étonnants travaux sur la manipulation des images en Chine.

La commissaire d'exposition, Bérénice Angrémy, précise: «*Avant les années 1960, il n'y avait pas de photo d'art en Chine. Et prendre des photos*

était interdit. Ce qui était publié dans la presse était donc accepté sans aucun recul.»

Zhang Dali, qui s'est fait connaître dans les années 1990 pour ses graffitis sur les murs de Pékin promis à la destruction, a mis cinq ans à faire aboutir son projet: mettre en lumière les montages d'images grossiers et systématiques effectués par le gouvernement chinois bien avant l'ère Photoshop.

Grâce à des connaissances, il s'est fait discrètement ouvrir la porte des archives de journaux où il a trouvé, et copié, des documents pour le moins parlants, qui courent des années 1930 à 1990. «*Au début, j'étais en colère*, explique l'ar-

tiste. *Je me demandais comment ils avaient pu manipuler la réalité comme ça. Ensuite, je me suis attaché à montrer comment ils pensaient. Celui qui a le pouvoir peut changer l'histoire.*»

Zhang Dali expose à Arles une centaine d'œuvres où il place côte à côte la photo d'origine et ses divers avatars. Le tout agrémenté d'une touche personnelle: un tampon officiel orné de son nom, Zhang Dali, qu'il s'est fait fabriquer pour l'occasion.

Certains documents rappellent les travaux de l'historien David King sur l'URSS: les politiques sont effacés des images, et de l'histoire, au fur et à mesure de leur disgrâce.

Ainsi, entre deux versions de la même photo montrant des officiels du régime, en 1964 puis 1977, un personnage a disparu: Liu Shaoqi, victime d'une purge lors de la Révolution culturelle, n'apparaît plus aux côtés de Mao Tsé Toung et Chou En-lai. Un espace vide a pris sa place, rendant la photo bancale.

Un bémol

Là, l'exposition paraît vraiment lacunaire: Zhang Dali, qui se dit «*artiste, pas historien*», n'a volontairement fourni aucune légende. Sauf que l'identité des personnes photographiées, évidente pour un Chinois, ne l'est pas pour tout le monde. Un peu de pédago-



SOURCE LE MONDE

Le président Mao au Ya'n'an en 1943, présenté par Zhang Dali

gie ne nuirait pas à la force de l'ensemble.

Les images les plus surprenantes, cependant, ne montrent pas des retouches à visée politique, mais plutôt esthétique. Les personnages perdent leurs rides, les murs lépreux sont ravalés, les vêtements sales deviennent propres. Dans la photo d'une assemblée prise dans les années 1960, tous les visages fermés ont été remplacés par des faces heureuses et souriantes.

Quant à Mao Zedong, pris en photo pendant l'épisode de la Longue Marche, il devient au fur et à mesure des années et des versions de moins en moins réaliste: colorisé, le visage lissé, isolé de tout contexte, il est hissé au rang de figure idéale, d'image sainte. Comme

si le système ne visait plus à donner une vision officielle des choses, mais bien à construire une réalité parallèle et parfaite, celle de l'idéal communiste. A en croire Zhang Dali, tout le monde avait pris le pli. «*Les gens qui retouchaient les images n'avaient pas besoin de directives*, précise Zhang Dali. *Ils embellissaient la réalité par habitude.*»

La manipulation des images a-t-elle continué en Chine? «*Elle s'est encore accentuée depuis Tiennanmen*», juge l'artiste. L'arrivée de Photoshop a rendu les choses plus faciles et a surtout fait disparaître toutes les traces. Mais la donne a changé: «*Depuis vingt ans, les Chinois ne sont plus aussi naïfs.*»

Le Monde

CIRQUE DU SOLEIL.

ARTISANS DU RÊVE

COSTUMES DU CIRQUE DU SOLEIL

AU MUSÉE MCCORD DU 26 MAI AU 11 OCTOBRE 2010

ENTRÉE GRATUITE! LES MERCREDIS DE 17 H À 21 H

MUSÉE MCCORD

EN COLLABORATION AVEC Desjardins

690, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL METRO McGill / AUTOBUS 24 WWW.MUSEE-MCCORD.QC.CA

MUSEE D'ART DE JOLIETTE

ÉTÉ 2010

FEMMES ARTISTES. LA CONQUÊTE D'UN ESPACE : 1900-1965
Exposition réalisée et mise en tournée par le Musée national des beaux-arts du Québec
DU 23 MAI AU 29 AOÛT 2010

FÉMININ PLURIEL : 16 ARTISTES DE LA COLLECTION DU MAJ
DU 23 MAI AU 22 AOÛT 2010

CAROLINE HAYEUR
DU 30 MAI AU 29 AOÛT 2010

145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil, Joliette (Québec) J6E 4T4
450 756-0311 | www.museejoliette.org
Ouvert du mardi au dimanche, de 12 h à 17 h

Jeune (Résumé, Portrait de femme, 1947, Huile sur toile (catali), Coll. MNDQ)

Québec

The Canada Council for the Arts
Le Conseil des Arts du Canada

Joliette

Avant d'entrer dans l'automne...

SAINT-BENOÎT-DU-LAC
9 septembre - un concert et la découverte de DOM BELLOT, architecte et homme d'église

MONTRÉAL - HENRI BOURASSA
19 septembre - conférence pour célébrer le 100^e anniversaire du journal LE DEVOIR!

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

CINÉMA



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La cinéaste Catherine Martin et la comédienne Guylaine Tremblay

Deux femmes pour un film en trois temps

Entretien avec la réalisatrice Catherine Martin et l'actrice Guylaine Tremblay pour le film *Trois temps après la mort d'Anna*

ANDRÉ LAVOIE

Ce ne sont pas les statistiques sur la criminalité qui ont poussé Catherine Martin (*Mariages, Dans les villes*) à décrire la silencieuse descente aux enfers d'une mère après le meurtre de sa fille unique. Son troisième long métrage de fiction, *Trois temps après la mort d'Anna*, repose sur une image qui traînait depuis longtemps dans l'esprit de la cinéaste. Cette vision, furtive, celle d'une jeune violoniste assassinée, est devenue réalité cinématographique, et l'actrice Guylaine Tremblay participe à ce qu'elle qualifie de «plongée dans la souffrance». En entrevue, elles ne portent pas le deuil pour parler d'un film qui leur tient à cœur.

De cette jeune femme, Anna, le spectateur saura peu de choses. Catherine Martin songeait, dans les premières versions du scénario, à la rendre encore plus discrète et, surtout, à camoufler les circonstances tragiques de sa mort. Une pudeur liée au fait qu'elle voulait «éviter les clichés de la violence et montrer plutôt l'effet de l'horreur à travers le personnage de François, sa mère». Et alors que sa présence physique s'avère minimale, son absence ne cesse de remplir l'écran et de ronger l'âme de cette femme brisée, brillamment interprétée par Guylaine Tremblay.

La première scène du film, le concert d'un quatuor à cordes interprétant Beethoven et où triomphe la virtuosité d'Anna, s'est par la suite imposée à Catherine Martin. «J'ai décidé de montrer un des plus

beaux moments de sa courte vie. Il y a une grande beauté dans cette scène et elle traverse tout le film car elle illustre la nécessité de l'art. Même si celle-ci peut être détruite par l'horreur et la violence.» Ce moment de triomphe sera brutalement interrompu, et c'est là que le personnage de François entre en scène, elle qui se réfugiera dans une maison de campagne, au cœur de l'hiver, dans une solitude à la fois affreuse et apaisante, à peine soulagée par la présence d'un peintre (François Papineau) aux blessures intérieures tout aussi apparentes.

La douceur de l'hiver

L'hiver devient un personnage à part entière de ce film intimiste et dépouillé, une saison que la cinéaste affectionne. «Je ne suis pas une sportive mais une contemplative, dit-elle en rigolant. Dans les forêts, on est dans un cocon feutré, et c'est ce que je voulais pour François, l'envelopper de douceur, de beauté et de calme.» Tout cela même si, comme d'autres cinéastes avant elle, il lui faut avouer que «tourner en hiver, ce n'est pas simple».

La neige et le froid à Kamouraska, dans le Bas-Saint-Laurent, ne semblent pas avoir tempéré l'enthousiasme de Guylaine Tremblay, celle qui triomphe en ce moment en Rose Ouimet dans la version musicale des *Belles-Sœurs* de Michel Tremblay et qui retrouvait la cinéaste une décennie après leur première collaboration, *Mariages*. L'actrice se souvient de celle qui la dirigeait naguère. «Je sentais plus de nervosité

et de doutes, car c'était son premier long métrage. Dans *Trois temps...*, je voyais une fille beaucoup plus sûre face à ce qu'elle avait envie de dire. Mais c'est toujours la même Catherine, son sens formidable de l'image, sa grande sensibilité, et des thèmes qui reviennent d'un film à l'autre, comme l'importance de la nature.»

Autant à l'aise dans la comédie que la tragédie, capable de passer du petit au grand écran tout en jouant sur les planches, Guylaine Tremblay reconnaît sa chance d'avoir une carrière bien remplie, en phase avec son

choix de faire ce métier «pour changer, pour faire toutes sortes de gens». Elle a bien sûr refusé «cinq ou six succédanés de Caro», la fille névrosée de *La Pite Vie*, mais «ça fait partie de la responsabilité de l'acteur d'avoir cette vigilance», celle de ne pas se répéter.

Elle s'en garde bien dans *Trois temps...*, où elle joue souvent seule, meurtrie et sans voix, face à la caméra, un défi pour cette fille d'équipe au tempérament «méditerranéen». Le thème même du film arrivait parfois à effrayer la femme, et surtout la mère.

«En répétition, je ne pouvais pas donner à Catherine toute l'émotion, car c'est terrifiant de penser que tes enfants pourraient partir avant toi.» Un malaise que la cinéaste accepte volontiers, reconnaissant au processus d'écriture un caractère mystérieux («Je ne sais pas comment les personnages arrivent à moi.») et son désir

«d'illustrer la douleur la plus extrême». «Guylaine me disait parfois: "Tu ne te rends pas compte de ce que tu as écrit."» Le public pourra en juger dès vendredi prochain puisque le film sera présenté dans une dizaine de salles à travers le Québec.

Collaborateur du Devoir

YVAN ATTAL VALERIA BRUNI TEDESCHI

les regrets
UN FILM DE FRANCIS KAHN
PHILIPPE KATERINE ARLY JOVER FRANÇOIS NEGRET
www.lesregrets-lefilm.com
DÈS LE VENDREDI 13 AOÛT!

UN TRIOMPHE MONDIAL
DU RÉALISATEUR DE VA, VIS ET DEVIENS

Il était le plus grand chef d'orchestre.
Écarté, humilié, homme de ménage, il revient pour...

LE
★
CONCERT

GAGNANT
PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL CINÉMANIA 2009

★★★★★
THE GAZETTE

ENFIN À L'AFFICHE : LE FILM QUI S'EST MÉRITÉ
UNE OVATION DEBOUT À MONTRÉAL !

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE !

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT - QUARTIER LATIN
BOUCHERVILLE - PONT-VIAU 16
MAISON DU CINÉMA - CINÉMA FINE
SHERBROOKE - STE-ADELE

VERSION ORIGINALE AVEC
SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉMA Beaubien
2306, Beaubien E. 721-6000
VERSION ORIGINALE AVEC
SOUS-TITRES ANGLAIS
CINÉMAS AMC
LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA

Le charme d'un menteur cynique et corrompu

SOLITARY MAN

Réalisation: Brian Koppelman et David Levien. Scénario: Brian Koppelman. Avec Michael Douglas, Susan Sarandon, Danny DeVito, Mary Louise Parker, Jenna Fisher, Imogen Poots, Jesse Eisenberg. Image: Alwin Kuchler. Musique: Doug Bernheim. Montage: Tricia Cooke. États-Unis, 2010

ODILE TREMBLAY

Au départ scénaristes, David Levien et Brian Koppelman avaient écrit à quatre mains entre autres les scénarios de *City of the Sun* et d'*Ocean's Thirteen*, avant de réaliser *The Knockaround Guys* en 2002. Leur second long métrage, *Solitary Man*, les entraîne dans les eaux du cinéma américain semi-indépendant, avec plusieurs vedettes tout de même. Le film nous ramène un Michael Douglas en pleine forme dans un rôle cousu main pour un acteur qui peut ici faire valoir l'étendue de son registre.

Car qui mieux que lui aurait pu incarner un homme aussi menteur, cynique et corrompu qui en impose par son charme? Ben Kalmen, le héros, est aussi un battant qui relève la tête à chaque coup du sort, tout en refusant d'admettre le moindre de ses nombreux torts, qui l'isolent pourtant.

L'action se déroule à New York, et ce Ben, jadis roi de la concession automobile, qui a dérapé et en accumulant les mauvais choix sentimentaux, familiaux et professionnels, s'enfoncé dans tous les gouffres, poussé en partie par un amour im-



Michael Douglas dans *Solitary Man* de Brian Koppelman et David Levien

SOURCE ALLIANCE

modéré des adolescentes qu'il entraîne dans son lit, même la fille de sa propre compagne, laquelle assouvirait sur lui la pire des vengeances.

Le scénario de Brian Koppelman repose presque sur une série de vignettes, dont chacune tire l'ancien riche matou vers le bas, de perte en perte,

sans qu'il abandonne élégance et semblant de dignité. Même si l'amas des malheurs qui s'abattent sur la tête du héros dégage parfois un comique in-

volontaire, Michael Douglas, abonné à des rôles un peu similaires dans *Wonder Boys* et *Wall Street*, parvient, avec une justesse remarquable renforcée par

l'habitude du registre, à rendre brillamment les facettes de ce personnage de perdant somme toute magnifique. En filigrane se dessine une critique sociale de la fameuse réussite à l'américaine. Un excellent monologue de Ben tissé de lucidité en fin de film, où il analyse les sommets et les chutes de son parcours, s'impose ici comme un grand moment.

Sans se distinguer par sa réalisation, mais bien mené, le film *Solitary Man* repose sur les épaules de Douglas et la qualité des dialogues, mais aussi sur une abondante distribution secondaire en général de haut vol. De Danny DeVito à l'humanité ironique toujours juste, dans la peau de l'ancien compagnon de collège devenu patron de resto au grand cœur, en passant par la première épouse, patiente et perspicace (Susan Sarandon), au profil de fine mouche sensible, la vraisemblance psychologique demeure au rendez-vous. Quoique Jenna Fisher, qui joue sa fille, se révèle assez faible, plusieurs beaux profils se greffent à la trajectoire du héros, dont cet étudiant idéaliste (Jesse Eisenberg) qui prend Ben pour mentor, avant d'être trahi à son tour.

Défaillance du scénario: on ne saura jamais pourquoi le personnage principal, qui fut jadis charmant, est devenu cet être sans foi ni loi, mais le film possède son lot d'atouts pour séduire et offre à Douglas un de ses plus beaux rôles depuis des années.

Le Devoir

Rire n'est pas tout

THE OTHER GUYS (LES RENFORTS)

Réalisation: Adam McKay. Scénario: Adam McKay, Chris Henchy. Avec Will Ferrell, Mark Wahlberg, Eva Mendes, Michael Keaton, Steve Coogan, Dwayne Johnson. Photographie: Oliver Wood. Montage: Brent White. Musique: Jon Brion. États-Unis, 2010, 104 minutes.

MARTIN BILODEAU

Rire ne témoigne pas toujours de la qualité d'un film. A preuve: *The Other*

Guys, une comédie policière sans queue ni tête mais fort drôle, qui repose entièrement sur la chimie opérant entre ses deux vedettes Will Ferrell et Mark Wahlberg. Le premier, un ex-comptable passé détective au service de police de Manhattan, décolle rarement de sa chaise. Le second, son partenaire dans les forces de l'ordre, est impatient de renouer avec les dangers de la rue, après avoir été mis au rencart pour une bavure ridicule. L'un est obéissant, avenant et compulsif, l'autre est

un électron libre teigneux et impulsif; le tandem mal assorti fonctionne au micron près, dans toutes les situations offertes par le scénario, d'une étonnante banalité compte tenu des forces en présence. Le rare Michael Keaton campe en effet le chef de police, un rôle secondaire indigne de lui mais qu'il exploite au maximum. Samuel L. Jackson joue aux côtés de Dwayne Johnson un détective héroïque et trompe-la-mort, qui fait de l'ombre à tout le service mais disparaît dès le premier acte (de façon fort amusante, cela dit). Enfin, la sympathique Eva Mendes, en épouse parfaite de Ferrell, sert de prétexte à une série de gags sexistes dont le second degré n'est perceptible qu'au prix d'un certain effort.

La tâche d'Adam McKay, qui signe ici son premier long métrage, consiste à faire passer pour du cinéma ce qui n'est en fait qu'un enchaînement télévisuel de sketches de *Saturday Night Live* auquel on aurait attribué d'urgence un budget exceptionnel pour les poursuites et les explosions. Tout comme Ferrell, McKay est lui-même un ancien scripteur de l'émission humoristique hebdomadaire. Son rapport au cinéma et ses affinités avec le médium restent à peu près aussi abstraites que celles de Patrick Huard (*Filière 13*). Le hasard ayant voulu que leurs films, sur des sujets voisins, prennent l'affiche en même temps, la comparaison était inévitable. Mais elle est ni à l'avantage de l'un, ni à l'avantage de l'autre.



Robert Duvall et Sissy Spacek dans *Get Low*, d'Aaron Schneider

SOURCE MÉTROPOLE

Enterrer ses remords

GET LOW

Réalisation: Aaron Schneider. Scénario: Chris Provenzano, C. Gaby Mitchell. Avec Robert Duvall, Sissy Spacek, Bill Murray, Lucas Black. Image: David Boyd. Aaron Schneider. Musique: Jan A. Kaczmarek. États-Unis/Allemagne/Pologne, 2009, 103 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Réduits en cendres ou à l'étroit dans leur cercueil, les défunts ignorent parfois la chance qu'ils ont de ne pas entendre leur éloge funèbre; ils rigoleraient — ou pleureraient à chaudes larmes — devant un hommage de leur pire ennemi ou la litanie de qualités dont ils

se savent totalement dépourvus. Le héros solitaire, antipathique et sans manières du premier long métrage d'Aaron Schneider, *Get Low*, veut éviter cela à tout prix en organisant de fastes funéraires, et y assister en chair et en os, histoire d'entendre ce que les habitants des environs pensent de ce misanthrope toujours flanqué d'une carabine pour chasser les curieux.

Dans ce coin perdu du Tennessee, alors que la Grande Dépression fait ses ravages, Felix Bush (Robert Duvall) constitue un véritable objet de curiosité, vivant dans les bois depuis près de 40 ans. Chacun de ses rares passages en ville est très remarqué, et le dernier plus que les autres. Le vieil ermite tient à son projet de funérailles «festives», et après le refus du pasteur, Frank Quinn (Bill Murray), le directeur des pompes funèbres, flaire la bonne affaire alors que ses finances risquent de l'amener au bord du précipice. Il exige alors de son associé (Lucas Black) qu'il courtise ce client pas comme les autres, et le jeune homme, d'abord craintif, découvre peu à peu un être fascinant.

Le retour inattendu de Maddie Darrow (Sissy Spacek) va provoquer une brèche dans la carapace du vieux grincheux, car cette veuve le connaît depuis longtemps, et connaît aussi tous les démons qui le rongent. Ses rugissements ne lui font pas peur... C'est alors que la cérémonie, qui se voulait carna-

lesque et se donnait des allures de loterie à ciel ouvert en ces temps de misère, va prendre une tournure inattendue.

Après un court métrage oscarisé (*Two Soldiers*), Aaron Schneider effectue un passage réussi avec ce premier long métrage, tout entier illuminé par la présence vibrante de Robert Duvall, dont le talent n'écrase jamais celui de ses partenaires. Il aurait d'ailleurs bien du mal à en imposer à Sissy Spacek, dont chaque apparition à l'écran décuple l'émotion, ou encore Bill Murray, le regard malicieux mais jamais bobin.

Ces brillantes performances démontrent aussi l'habileté indéniable du cinéaste, qui a mis la main sur un scénario aux allures de fable signé Chris Provenzano et C. Gaby Mitchell et qui s'inspire d'un fait réel. Difficile ici d'établir la part du vrai et du faux, mais *Get Low*, par sa simplicité, emporte l'adhésion sans efforts. La misère ambiante n'est ni trop voyante ni trop insistante et fait ainsi place au désarroi de ces personnages qui ne sont pas submergés que par des soucis financiers.

Jamais à renfort de musiques envahissantes et d'effets visuels racoleurs, *Get Low* illustre l'implacable poids des remords et les bienfaits discrets de la rédemption. Une telle leçon, déclinée avec autant d'intelligence que de sensibilité, mérite d'être retenue.

Collaborateur du Devoir



Will Ferrell et Mark Wahlberg dans *The Other Guys*, d'Adam McKay

SOURCE SONY

Collaborateur du Devoir

«TOTALEMENT ORIGINAL ET CAPTIVANT!»
Malcolm Fraser, MIRROR

I Am Love
TILDA SWINTON
UN FILM DE LUCA GUADAGNINO
www.iamlovemovie.com

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
13
VERSION ORIGINALE
ITALIENNE AVEC
SOUSS-TITRES ANGLAIS
LE FORUM 22
tous les jours: 13h50, 16h45, 19h40, 22h30
metropolefilms.com

«Une comédie sensuelle, une bouffée d'air frais, un hymne à la folie!» Séquences
«Sympathique, musical et gastronomique! Savoureux!»
20 minutes

Soul Kitchen
un film de Fatih Akin
www.soul-kitchen-film.com

66
A L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-
HORAIRES DES CINÉMAS
metropolefilms.com

www.cinemaduparc.com
CÉLÉBRATION CENTENAIRE
KUROSAWA
25 FILMS À VOIR
ABSOLUMENT
CE SOIR JUSQU'AU 2 SEPTEMBRE

«LE FILM-ÉVÉNEMENT
DE 2010.»
- Roger Ebert

AVEC 25
MINUTES
DE SCÈNES
INÉDITES

L'ŒUVRE COMPLÈTE
METROPOLIS
INCEPTION version originale anglaise
avec sous-titres français

STONEMALL UPISING
Métro Place des arts
Autobus 90/129 | CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-261-1900
STATIONNEMENT 2 HEURES 25\$

GAGNANT AUX OSCARS
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★★
THE GAZETTE

DANS
SES YEUX
THE SECRET IN THEIR EYES
UN FILM DE JUAN JOSÉ CAMPANELLA

15e SEMAINE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
metropolefilms.com

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

San-Antonio remet ça

Frédéric Dard fait son entrée chez « Bouquins »

Pour marquer le 10^e anniversaire de la mort de Frédéric Dard, «Bouquins» publie les oeuvres complètes de San-Antonio. Ce n'est pas encore «la Pléiade», mais tout de même, c'est du solide: 175 romans, parus entre 1949 et 1999, à la queue leu leu en seize volumes de papier bible, à paraître sur trois ans.

PAUL FOURNEL

Une décennie après la mort de son géniteur, le commissaire reste controversé: génie pour certains, il est également l'intolérable bouffon de beaucoup. Ceux-là savent. Ce sont ceux qui n'y pensaient plus que cette édition vise. Manière d'ajouter quelques retardataires aux 220 millions de lecteurs déjà répertoriés.

Que découvre-t-on de plus à lire les quarante premiers romans à la suite? On découvre que Frédéric Dard est de son temps et que San-Antonio ne s'est pas fait en un jour. Dard est entré en écriture au moment où tous les romanciers voulaient écrire comme les Américains. C'est sur la carte des États-Unis qu'il a pointé un doigt au hasard pour trouver le nom de son héros. Côté narration, bondir sera toujours plus essentiel que construire, et c'est sur cet élan qu'il tiendra (ou perdra) son lecteur. Contrairement aux Anglais (Chase et Cheyney), il n'américaniserait pas ses intrigues et restera en France.

La première période, celle des années 1950, est noire. Même si San-Antonio est déjà plein de folie, les cadavres abondent, l'ombre d'Albert Simonin plane, les intrigues sont sous le signe de la menace planétaire.

Dès le début, cependant, sont figées quelques règles qui ne changeront plus: San-Antonio s'adresse directement et sans ménagement à ses lecteurs pour les enjoindre de suivre: «Si vous aviez été là, bande de gnoufs, vous auriez pu constater qu'entre moi et la statue de l'ahurissement, il n'y avait pas plus de différence qu'entre un dictateur de droite et un dictateur de gauche.» (Passez-moi la Joconde.) Dès le début aussi, il excelle dans les descriptions de ses fameuses parties de jambes en l'air: «S'il fallait répertorier toutes les frangines transformées par ma flamme en



Frédéric Dard (1921-2000) photographié chez lui en 1965

AGENCE FRANCE-PRESSE

Stromboli, ça donnerait un catalogue à côté duquel celui de la *Manu de Saint-Étienne* aurait l'air d'une plaquette de poèmes.» (Entre la vie et la morgue.) Ses têtes de Turcs se mettent en place également dès les premiers titres: Claudel, Jean No-

hain, l'Académie française, avec un sens de la répétition qui frise l'acharnement.

Toute l'évolution, ensuite, consiste à se libérer des chaînes du réalisme pour aller vers la fantaisie. Dans cette entreprise, deux éléments entrent en

jeu: une invention verbale grandissante et la montée en puissance de Bérurier, qui, dans ces premiers volumes, n'est pas encore le trop envahissant comparse qu'il deviendra.

Dard devient parfois irritant avec son mépris feint et répété

pour l'institution littéraire et la correction de la langue: «Je me fous de la grammaire comme de ma première culotte Bateau, vous avez dû vous en apercevoir déjà! Que ceux qui sont contre la syntaxe à la production me contactent. L'avenir du langage,

c'est moi! Je suis le Jules Verne du vocabulaire.» (En long, en large et en travers.) Ce qui est manifestement faux. Si son vocabulaire est créatif, sa syntaxe est irréprochable. Dard n'aurait pas du tout détonné à l'Académie et on peut être surpris que personne n'ait songé à l'y convier. Lui qui nouait une cravate et enfilaient un veston le matin, avant de s'asseoir devant son IBM à bouler, aurait écrit en bicorne et sabre au clair.

Anarchisme de droite

Le sexisme est partout présent; il fait certes partie du genre, mais il est manifeste, tout comme une forme de racisme social qui, martelé, devient pesant: «Les zigs pleins aux as donnent un sens à la vie de ceux qui sont raides.» Tout cela est à placer dans un décor d'anarchisme de droite, mais il existe au moins dix façons plus gracieuses d'être politiquement incorrect.

Ce qui frappe aussi, à la lecture de cette première salve, c'est à quel point Dard est marqué de culture lyonnaise. La nourriture préférée du commissaire ne laisse planer aucun doute sur ses origines: rôti de porc aux marrons, poularde, haricot de mouton, gratin, gigot, blanquette (avec os à moelle), juliénas, brouilly, pommard, verveine...

En bon Lyonnais, San-Antonio se dit, parmi ses frasques, «respectueux de la religion», et plus d'un de ses aphorismes portent la marque de la «plaisante sagesse lyonnaise» de Catherin Bugnard. Ceci pour ne rien dire du couple Guignol et Gnafron: le petit malin à l'esprit juste, flanqué de son gros ivrogne calembourdeur, qui est une des matrices du couple San-Antonio-Bérurier.

Mine de rien, perché sur ses bientôt seize volumes, le commissaire San-Antonio se trouve maintenant sur un piédestal. Sa statue tremble encore un peu, mais elle est érigée. Une fois encore, ce seront les chiffres qui trancheront et décideront de la gloire de ces quelque 20 000 pages. On n'échappe pas à son destin, commissaire.

Le Monde

SAN-ANTONIO
FRÉDÉRIC DARD

Édition établie par François Rivière Robert Laffont, collection «Bouquins», Paris, 2010, tomes 1 à 4, 1280 pages

La vie aime la vie



LOUIS HAMELIN

Raymond Carver fait ça tout le temps. Un couple est en train de se désagréger. C'est la nuit, l'homme regarde par la fenêtre et voit une porte s'ouvrir de l'autre côté de la rue. Quelqu'un sort, quitte les lieux, la lumière du porche reste allumée un moment, puis s'éteint. Et Carver peut ensuite se permettre d'abandonner ses personnages après les avoir plongés dans la plus parfaite confusion et la plus totale ambiguïté, car le contrat a été respecté, il vient de vous indiquer comment leur histoire allait se terminer: quel qu'un va partir, une lumière va s'éteindre.

Techniquement, on pourrait parler d'une forme de métonymie (une figure de déplacement), pas mal plus efficace pour faire avancer une intrigue que la métaphore ou que la métaphore de rhétorique. C'est la fulgurance de l'image au service du récit. Au lieu d'obliger tes personnages à se creuser la psychologie et se trifouiller la blessure pour arriver à exprimer toutes les belles zémotions de leur moi intime (une nouvelle n'est pas une thérapie de groupe), tu les plantes au bord d'un ruisseau sauvage et tu fais apparaître un chevreuil avec une flèche fichée dans la panse.

Ou bien un lynx capture un lièvre à deux pas du refuge de montagne où s'est endormi un technicien de la faune. À son réveil, celui-ci découvre le drame minuscule, comme une écriture dans la neige. «Si je ne m'étais pas endormi, si j'avais pu observer la scène à travers les pins,

j'aurais, enfin, vu l'animal. J'en ai éprouvé un profond chagrin, comme un homme amoureux.»

Si le même homme ne venait pas de nous raconter qu'il a trompé sa femme pendant des années sans qu'elle se doute de quoi que ce soit, et s'il n'y avait pas ce «comme un homme amoureux» pour nous alerter, on pourrait presque croire que la rencontre fatale du lièvre et du lynx sur un sommet de l'Idaho était fortuite, un épisode de la prédation ordinaire. Mais évidemment, dans une bonne nouvelle, rien ne l'est, et nous voici donc relisant le paragraphe et scrutant la page comme le héros scrute la neige à ses pieds. Que veut nous dire l'auteur? Rien de simple ni de très précis, peut-être seulement ce soupçon: que dans l'espace de toute vie, le chasseur peut devenir le chassé, le trompeur un trompé, ou pire encore: ce dormeur éveillé qui ne voit rien pendant que l'éclatant secret de la vie lui passe sous le nez.

Parmi les procédés métonymiques, on pourrait aussi ranger le vieux truc de la «pièce dans la pièce» (*Hamlet*) et toutes ses variantes: roman dans la nouvelle, encyclopédie dans la nouvelle, nouvelle dans la pièce, etc. Ainsi, dans *Les sacrifiés*, nouvelle de Kevin Canty, on est renvoyé à un film de John Wayne. Les meilleurs auteurs de nouvelles sont comme ça, des paresseux de génie. L'écrivain aurait pu passer 130 pages à s'emmerder en attendant que son héros se détache dans la douleur d'un précédent amour pour enfin se mettre avec la grosse Eleanor. Mais Canty connaît deux ou trois trucs, par exemple insérer un film dans le lecteur de DVD et... «À la fin, John Wayne prend la fuite.» Chute de la nouvelle et fondu au noir.

Superbe histoire de rupture amoureuse que ces *Sacrifiés*. Et Kevin Canty, c'est un vrai. On ne croise pas John Wayne sous sa plume pour

rien. Les cannettes de bière abondent. Et les hommes blessés comme des ours dans le mou du ventre. L'école du Montana, cent pour cent houblon. Dans le choix des décors et des personnages, il est peut-être un peu plus polyvalent que Carver, n'hésite pas à déplacer son cheval là où le vieux Ray manifestait devant ses couples de prolos à la dérive l'obstination d'un Monet hypnotisé par une meule de foin ou un lit de nénuphars. Si ça peut vous rassurer, Canty ne vous présentera jamais un narrateur écrivain ou, horreur, professeur d'université. Plus intello qu'un agent d'immeubles ou qu'un employé du Service des parcs et forêts, vous ne trouverez pas chez lui.

La faune qu'il fait vivre se définit par ses habitudes de consommation plus que par les professions exercées. Aimer le bon vin n'est pas exclu, ni le risotto, ni écouter du Ruben Gonzalez ou conduire une Volvo. Côté paysages, on passe de la Blackfoot River (plus «école de Missoula» que ça, tu meurs scalpé par un Lakota...) à l'immense plaine écrasée de soleil du Texas et aux saguaros du désert de l'Arizona, en passant par les sommets neigeux dépecés par le marché et la pression des ranchers d'opérette qui fuient les côtes surpeuplées de ce continent et achètent l'air pur au kilomètre carré, les centres d'achats de l'Ohio et l'infinie banlieue cousue de partout et de nulle part.

Bref, une écriture qui colle au territoire et qui fait que dans les meilleurs moments de cette branche-là de la littérature américaine, dans laquelle continue de couler une sève au goût sauvage, le lecteur a l'impression d'avoir droit à quelques pages du *National Geographic* assaisonnées de sexe, de Budweiser-gin-scotch-whisky, d'enfants qui mordent et de truites grillées sur le barbecue. En Arizona, le narrateur ne se

contente pas de nous faire voir les habituels lézards qui détalent à l'approche de tout bon touriste du roman, il nous montre un monstre de Gila. Et des pécaris et une chevêche, qui n'ont besoin que du nom qu'on leur donne pour se mettre à exister, alors que les curistes accourent au ranch voisin ont besoin, eux, de tout un programme pour simplement avoir l'impression de commencer à être, et encore: «[...] irréels les repas minuscules présentés avec art, irréaliste la table ronde, irréelles la randonnée [...], la jolie brunette de La Jolla retouchée par la chirurgie esthétique [...]. C'était un univers hanté par des robots en plastique couleur chair.»

Et Canty a quelques autres cordes à son arc. Un humour un peu sinistre, pince-sans-rire à souhait: «La mariée avait uniquement invité les personnes avec lesquelles elle avait couché.» De l'ironie: «Cette fille — cette femme — semblait trop jeune, trop jolie et trop intelligente pour être célèbre.» Un sens de l'ellipse et un cynisme qui lui permettent, dans *Où est passé l'argent*, de tutoyer Papa Hemingway, ou tout comme. De l'empathie, assez pour réussir à appréhender de l'intérieur l'univers vertigineux d'un vieux bonhomme qui ne se voit pas sombrer tranquillement dans un début de démence (*Abondance*, un texte magnifique). Et assez de vécu sous la couenne pour savoir préparer un cocktail d'émotions à couper au canif et de rude sagesse qui sent le vrai. À la charnière où l'amour finit et commence, le héros cantien de ces couples mal pris ne dit pas: Je ne t'aime plus, encore, passionnément. Il dit: «La vie aime la vie.» Ben oui.

UNE VRAIE LUNE DE MIEL

Kevin Canty Traduit de l'américain par Hélène Fournier Albin Michel Paris, 2010, 243 pages

LIVRES

ESSAI

Parler philo, du début à la fin

Une proposition audacieuse de Roger-Pol Droit



LOUIS CORNELIER

Sans la philosophie, la vie serait une erreur. Je sais cela depuis ma découverte de cette fascinante matière au collégial. Jamais, depuis lors, le puissant désir d'interroger fondamentalement la réalité ne m'a quitté. L'histoire et la méthode philosophiques me sont des boussoles permanentes et nourrissent ma conscience morale et mes pensées au quotidien, dans les grandes comme dans les petites choses. Vivre avec la philosophie est une grâce qui devrait être considérée comme un des droits de l'homme, et par conséquent aussi comme un devoir.

Nul, donc, ne devrait en être privé, enfants inclus. C'est l'audacieuse proposition que formule le philosophe français Roger-Pol Droit (RPD) dans un magnifique essai intitulé *Osez parler philo avec vos enfants*. Les petits, croit-on souvent, n'ont pas la capacité d'accéder à la complexité philosophique. C'est une erreur, rétorque le philosophe. Les enfants posent et se posent des questions «*souvent très philosophiques et, malgré leur apparente naïveté, profondément métaphysiques*». Devant cela, comme adultes, comme parents ou enseignants, «*il est dommage — très dommage même, pour l'enfant comme pour soi-même — de prendre la fuite*».

Il ne s'agit pas, pour RPD, de sombrer dans l'attitude cucul qui consiste à s'extasier devant la profondeur des mots d'enfants. Il s'agit plutôt de tabler sur «*cet étonnement de tout*» qui caractérise les enfants pour développer avec eux un regard philosophique.

Comment cela serait-il possible, alors que les enfants, bien loin de l'idéal philosophique, man-

quent de cohérence et «*marchent à l'affect*»? Enfants et philosophes, explique RPD, partagent pourtant une même ignorance devant le monde, qui suscite un étonnement commun et des interrogations fondamentales. «*S'étonner, écrivait Platon, la philosophie n'a pas d'autre origine*». Philosophe, continuait Jankélévitch, c'est se comporter «*comme si rien n'allait de soi*». En ce sens, conclut RPD, les philosophes peuvent être considérés comme «*des enfants qui résistent, qui refusent d'abandonner l'interrogation permanente qui naît de l'étonnement*» et comme des alliés des enfants questionneurs.

Cela ne signifie pas qu'il faille faire de la philosophie au sens scolaire avec de jeunes enfants, ou même que l'on doive leur «*parler de philo*». Ce que suggère RPD, c'est plutôt de «*parler philo*» avec eux, c'est-à-dire «*de parler avec les mêmes mots que d'habitude, mais d'autre chose, et sous un autre angle*». La philosophie, précise-t-il, ne commence pas quand on a des idées, «*mais quand on les examine — quand on s'emploie à regarder comment elles sont faites, ce qu'il y a dedans, ce qui les fait tenir*». Parler philo, ce n'est pas donner un cours, c'est cultiver une «*modification du regard*».

Il faut apprendre à parler philo sans contrainte. «*Avec les enfants*, écrit le philosophe, «*c'est n'importe où, n'importe quand que tombent des questions: l'immortalité débarque sur un escalier roulant, la liberté arrive dans les rayons du supermarché, Dieu déboule en plein petit déjeuner*». C'est le temps d'ouvrir le dialogue. Non pas pour offrir des réponses toutes faites, mais pour «*découvrir le plaisir de penser*», en se libérant «*de la contrainte d'aboutir quelque part*», pour «*parler ensemble de notre interrogation du monde et de notre condition*».

Avec les mots des enfants et avec les nôtres, on parle philo en faisant «*varier les points de vue*», en

pensant «*à double face*», c'est-à-dire en explorant une réponse et la réponse adverse. Au final, il s'agit de transmettre à l'enfant «*une posture de la pensée, sans doute une des plus dignes — celle qui consiste à ne pas abandonner ce que l'on croit vrai tout en l'ouvrant à la pluralité des vérités autres*».

RPD présente son essai «*comme une boîte à pique-nique, dont on peut se servir pour partir avec les enfants en promenade d'idées*». Chacun des chapitres de cet ouvrage explore un couple de notions (vivre et mourir, fille ou garçon, agir bien ou mal, animaux et hommes, jouer et travailler, etc.). «*C'est pas juste!*» protestent souvent les enfants quand ils n'obtiennent pas ce qu'ils obtiennent leurs semblables. Dans ce cas, suggère RPD, on peut leur demander ce qui, selon eux, serait juste. On découvre alors qu'ils assimilent la justice au fait «*que chacun ait rigoureusement la même chose que l'autre*». Or, cela peut être vrai si les conditions sont identiques (si tous ont fait leurs devoirs, tous ont droit au bonbon), mais faux dans le cas contraire. Sans qu'elles soient savamment nommées, les notions de justice commutative (traitement identique) et de justice distributive (traitement non identique, en fonction des mérites ou des besoins) deviennent alors à la portée des enfants.

Être libre, est-ce toujours refuser d'obéir? Les enfants, et plusieurs adultes, le croient. Pour ébranler cette naïve conviction, RPD utilise l'exemple du Code de la route. C'est, en effet, son respect par tous qui nous rend libres de circuler. C'est donc «*en obéissant que nous sommes libres*». Si tout, cela dit, obéissent à un dictateur, parle-t-on encore de liberté? Non, puisque, pour être libre en obéissant, la règle suivie doit être «*collective, choisie en commun*». Non pas, donc, la volonté d'un seul, mais la volonté de tous.

Parler philo, explique éloquentement RPD, c'est, en toute simplicité, vivre avec «*la joie de l'étonnement, le vif de l'interrogation et de la découverte*» au cœur de nos vies. Il faut le faire savoir aux enfants et aux autres.

Et en rire

Les philosophes et humoristes américains Thomas Cathcart et Daniel Klein le savent, eux qui se spécialisent dans l'utilisation des blagues pour «*clarifier les idées philosophiques universelles*». Après leur *Platon et son ornithorynque entrent dans un bar* (Seuil, 2008), ils nous offrent un *Kant et son kangourou franchissent les portes du paradis* (bizarrement, le titre original anglais évoque Heidegger et un hippopotame) qui explore les thèmes de la mort, de l'éternité et de l'immortalité. En compagnie de Kierkegaard, Schopenhauer, Camus, Heidegger («*Super!* notent-ils. *Si seulement nous comprenions ce qu'il dit.*») et Woody Allen, ils narguent avec irrévérence et brio la finitude humaine, pour mieux l'approvisoir.

louisco@sympatico.ca

Osez parler philo avec vos enfants

Roger-Pol Droit
Bayard
Paris, 2010, 176 pages

Kant et son kangourou franchissent les portes du paradis

Petite philosophie de la vie (et après)
Par les blagues
Thomas Cathcart et Daniel Klein
Seuil
Paris, 2010, 304 pages

Le New York viennois de George Steiner

MICHEL LAPIERRE

En 1986, dans le *New Yorker*, George Steiner écrit: «*Par bien des côtés, la culture urbaine américaine actuelle, et singulièrement la culture juive américaine, est un épilogue coruscant de la Vienne fin de siècle et de ce générateur de génie et de névrose que définit le triangle Vienne-Prague-Budapest*». Nous savions que le New York de Woody Allen avait quelque chose de freudien, mais nous n'imaginions pas la ville à ce point austro-hongrois...

Cette étrange réalité, Steiner, auteur, entre 1967 et 1997, d'environ 130 chroniques pour le *New Yorker*, réussit à nous en donner l'intuition dans *Lectures*, choix judicieux de 27 d'entre elles, presque toutes inédites en français. Né à Paris en 1929 de parents juifs autrichiens et installé à New York avec sa famille dès 1940, il a transcendé la critique littéraire en en faisant une réflexion intime, érudite, abyssale, qui unit les époques et les continents.

Pour l'intellectuel naturalisé américain, «*le XX^e siècle tel que nous l'avons vécu à l'Ouest est, à certains égards essentiels, un produit d'exportation austro-hongrois*». Steiner souligne l'influence de Wittgenstein sur la philosophie par des allusions plus vibrantes que ses chroniques sur Russell ou Foucault, puis celle de Musil et de Broch sur l'art romanesque, en voyant dans *La Mort de Virgile*, de ce dernier, «*probablement le seul grand roman européen qui aille au-delà d'Ulysse*», de Joyce.

Kraus et Weil

Au chapitre de la satire, malgré la vive admiration qu'il voue à Orwell, la critique estime avec raison que l'Autrichien

Karl Kraus, avant le Britannique et «*de manière beaucoup plus systématique*», décortiqua, dans les recoins subliminaux de la vie sociale et culturelle, les ferments du totalitarisme. Mais lorsque l'horreur rendit la satire la plus incisive insignifiante, l'écrivain viennois trébucha, comme le monde entier.

«*Devant Hitler, anti-maître du mot plus implacable que lui — acteur, charlatan, déclamateur plus fascinant —, Kraus se tut*», observe Steiner. Faisant preuve d'une grande profondeur, l'Américain dépasse ici l'art de la glose.

Steiner voit en Thomas Bernhard le continué de Kraus. Il est d'avis qu'en pourfendant «*le provincialisme mégalo-maniaque de la culture viennoise*» récente, cet autre Autrichien a rendu plus poignant le paradoxe de l'ancienne culture qui, hégémonique, avait produit tant Rilke, Kafka et Webern que Hitler. Mais la chronique la plus singulière du recueil porte sur une Française d'origine juive: Simone Weil.

Chez cette femme qui dénonça les «*horreurs*» sanguinaires de l'Ancien Testament, Steiner associe l'attirance vers le christianisme à «*l'autoflagellation*» à laquelle se livra un penseur viennois d'ascendance juive, tourmenté lui aussi par l'Évangile: Wittgenstein. Si la contagion des angoisses autrichiennes soude l'Europe à New York, pourquoi le Danube n'arroserait-il pas quelquefois la France?

Collaborateur du Devoir

LECTURES

George Steiner
Traduit de l'américain par Pierre-Emmanuel Dauzat
Gallimard
Paris, 2010, 420 pages

EN BREF

Bouveresse refuse les honneurs

En France, le philosophe Jacques Bouveresse refuse la Légion d'honneur, plus haute décoration française. «*Il ne peut être question en aucun cas pour moi d'accepter l'honneur supposé qui m'est fait*», a-t-il déclaré en apprenant que cette médaille devait lui être décernée. Né en 1940, le philosophe, très marqué par l'œuvre de Wittgenstein, Mu-

sil et Kraus, a occupé la chaire de philosophie du langage et de la connaissance au Collège de France. Il affirme dans une lettre ouverte qu'il n'a jamais voulu de ce type d'«*honneur*», «*certainement encore moins d'un gouvernement comme celui [de Nicolas Sarkozy], dont tout me sépare radicalement et dont la politique adoptée à l'égard de l'Éducation nationale et de la question des services publics en général me semble particulièrement inacceptable*». — Le Devoir

PHILOSOPHIE

L'amour de la Palestine

Un dictionnaire de courage et d'espoir

GEORGES LEROUX

Ce dictionnaire, nul ne pouvait mieux l'écrire qu'Elias Sanbar. Pas seulement en raison de sa connaissance de l'histoire de la Palestine et de son implication politique de premier plan dans le processus de paix, mais aussi, et peut-être surtout, à cause de ce qui saute aux yeux en le lisant, son immense culture. Auteur de nombreux livres sur les Palestiniens, et notamment d'études admirables sur les réfugiés, Elias Sanbar a consacré à l'œuvre de Mahmoud Darwich, le grand poète national de la Palestine, un travail de traducteur qui a fait de lui la voix de Darwich en langue française. Cet engagement poétique ne saurait être délogé de l'engagement politique, et c'est ce qui donne à ce dictionnaire amoureux à la fois sa profondeur et sa sérénité. Profondeur de la compréhension historique, sérénité dans la confiance: l'expérience palestinienne n'est pas terminée.

Disons-le d'emblée, les choix de Sanbar sont clairs, et il faut les accepter: lire ce dictionnaire, même si on y trouve un ensemble d'éléments historiques et sociologiques de grande importance, ce n'est pas d'abord aller à la rencontre d'un témoin de premier plan pour toutes les étapes des négociations avec Israël. Son choix de porter à la marge une discussion de l'Autorité palestinienne, en particulier du rôle de Yasser Arafat, et de privilégier plutôt la question de la vie palestinienne et de la survie de la culture conduit à une perspective ouverte sur l'identité. Tout se passe comme si Elias Sanbar avait voulu démontrer, à ceux qui en douteraient, que la Palestine n'est pas une invention récente et que sa culture plonge des racines millénaires dans un territoire marqué par son expérience, sa langue et ses valeurs. Privé de cette conviction, le combat politique n'aurait guère de sens.

Dictionnaire d'un exilé

Le principe de cette belle collection est celui d'un abécédaire ouvert et libre. Elias Sanbar n'a pas vécu en Palestine: il venait de naître quand sa famille a été expulsée, et il faut lire le récit de son retour à Haïfa pour comprendre le drame des réfugiés. Son dictionnaire est celui d'un



DARREN WHITESIDE REUTERS

Des bergers palestiniens conduisent leur troupeau le long du mur érigé par Israël, près de Ramallah, en Cisjordanie.

exilé, et non celui d'un Palestinien des Territoires occupés. Il est donc marqué par un travail constant de mémoire et de reconstitution, nourri par ses études en France et par un réseau d'amitiés qui déborde, et de beaucoup, le cercle des amis palestiniens (au nombre desquels on compte Leïla Shahid, Edward Said et Ilan Halevi). A tous ces amis, en particulier à ceux qu'il rassembla autour de la *Revue d'études palestiniennes*, Elias Sanbar exprime sa reconnaissance et il les incorpore, pour ainsi dire, dans le tissu vivant du portrait de la Palestine qu'il reconstruit dans son dictionnaire. Ce portrait est un portrait informé qui doit beaucoup aux écrivains et aux intellectuels qui l'ont accompagné, et on ne sera pas étonné d'y retrouver Jean Genet et Gilles Deleuze.

A chaque instant, les événements du conflit viennent percuter l'effort de reconstitution, les exigences politiques ne laissant guère de répit. Mais, comme Sanbar l'écrit si justement, «*l'exil peut se montrer généreux qui vous place en situation de vous dépasser*». Son dictionnaire montre en effet que cela est possible. Comment un homme comme lui a réussi à transfor-

mer une situation de désastre en un défi où le travail poétique marche main dans la main avec l'engagement dans l'Autorité palestinienne, chaque page de ce livre le montre. Mais aussi une histoire personnelle d'une grande richesse et d'un grand courage, consacrée à l'étude et à la recherche.

Témoignage poignant

Le drame de la *naqba*, dont Sanbar a documenté la réalité tragique dans un livre de photographies (*Les Palestiniens*, Hazan, 2004), est sans cesse rappelé, mais c'est toujours pour montrer que cette destruction est et demeure impossible: la culture palestinienne a résisté, et sa force lui vient de cet ancrage dans une histoire. Le pire ennemi de la Palestine est le récit de l'oppression, qui veut lui faire croire qu'elle est une création tributaire du mandat britannique et, ultimement, du drame de 1948. Enfants d'une terre unique, «*tabernacle des grandes révélations*», les Palestiniens ont reçu en héritage une expérience de survie à travers des siècles d'oppression.

On ne peut lire ce livre sans vouloir aller plus loin. Les articles littéraires, tout comme

ceux consacrés aux enjeux politiques (par exemple, l'OLP, le mur, Jérusalem), proposent tous de riches ouvertures, et il faut remercier Elias Sanbar de n'avoir pas enfermé son dictionnaire dans un récit personnel: très généreux sur ce plan, son témoignage est souvent poignant, mais il se développe toujours dans une réflexion où il vient rejoindre l'expérience historique et le combat politique contemporain. Impossible de lire ce dictionnaire et de demeurer indifférent, impossible de consentir à la lassitude de tant d'observateurs face au conflit. La réalité palestinienne n'est pas seulement une réalité de détresse, elle est aussi faite d'un dynamisme et d'une conscience orientée vers la paix, et ce beau dictionnaire nous donne plus de raisons de croire que de désespérer.

Collaborateur du Devoir

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA PALESTINE

Elias Sanbar
Dessins d'Alain Bouldouyre
Plon
Paris, 2010, 481 pages